

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

*Les Inepties volantes* suivi de *Attitude clando*  
théâtre, 2010

*Le Socle des vertiges*  
théâtre, 2011

DIEUDONNÉ NIANGOUNA

**Acteur de l'écriture**

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Note de l'éditeur*

*Les textes qui composent le présent volume ont été écrits durant ces dix dernières années. Certains ont fait l'objet de communications publiques ou de publications partielles. Ils ont tous été revus et modifiés par l'auteur pour la présente édition.*

Photo de couverture :

*Dieudonné Niangouna*

© 2010, collection privée

© 2013, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON

Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

**[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)**

ISBN 978-2-84681-385-3

SOMMAIRE

Dans mon acte d'écrire .....	9
Il nous faut le miracle .....	19
L'âme et le morceau de bois .....	23
À part Billy the Kid.....	25
Parole de forgeron.....	41
Acteur de l'écriture .....	45
L'âme de la bête .....	49
Le devoir de construire .....	53
L'écriture de la terre brûlée .....	57

## DANS MON ACTE D'ÉCRIRE

Écrire pour les autres c'est toujours quelque chose d'assez louche. Pourquoi se donner la peine de croire qu'on va faire plaisir à quelqu'un ? Et surtout se dire qu'on va inventer quelque chose ? Alors que tant que ça ne raconte pas les miasmes de là-haut, on peut toujours circuler et revenir sur ses pas comme un enfant de la rue qui a égaré sa sébile. On peut tourner autour de soi, mais dommage qu'on ne puisse pas attraper son ombre. Chez moi le théâtre est venu en bateau avec les colons portugais et français, et l'art contemporain en avion, en même temps que la démocratie et les guerres civiles. Donc faire ce que je fais, si ce n'est pas de l'importation c'est une imposition. Partant de là je peux écrire pour tout et rien.

Je préfère écrire pour moi, de toute façon je n'écris que pour moi, de telle sorte que les autres, lecteurs ou spectateurs, ne soient que des produits dérivés de mon imaginaire. C'est rigolo parce que l'art on le fait « par soi » mais « pour les autres ». Je me trouve dans une zone de contradiction. Et heureusement, parce que sinon ça serait à sens unique.

Au commencement, une excitation, tu te sens en danger tant que t'as pas trouvé de quoi t'es coupable. Dans tous les cas l'important c'est d'être mangé. La

peur t'assaille de partout ; l'envie d'exister arrive ensuite. Méthodiquement le processus de devenir se met en place avec un nerf conducteur qui te tambourine le crâne comme un devoir, et ça fait une musique.

Ma grand-mère racontait des histoires à vous tenir un éléphant éveillé pendant huit jours. Sa seule performance restée dans les annales de Massembou-Loubaki, son village natal, c'est d'avoir fait dévier de sa parcelle le chemin de la mission en promettant au curé de le bouffer si jamais la croix repassait devant sa case. Quand elle faisait de sa main rabougrie un tison enflammé pour raviver le foyer, je me disais que son art de nous raconter des histoires inépuisables, sans têtes ni queues, n'était que le prétexte de sa magie, le mystère qui impliquait son corps pour atteindre les sphères de l'inattendu. C'était bien avant que je puisse me convaincre que c'est le corps qui parle : la bouche n'est qu'un tuyau, c'est le corps qui écrit. L'esprit tient, mais le corps est futile ; alors elle pouvait bien le brûler : il se ne consumerait plus, puisqu'il était déjà habité. Les nuits étaient frappées et les bêtes de la savane s'égosillaient pour entraver la voix de la grand-mère. Dans ce mélange, le challenge était autant dans la peur de se faire dévorer par les bêtes que dans celle de la ritournelle de ces épopées interminables. Impossible de dissocier la voix de la grand-mère des indiscretions de la brousse, elle faisait partie d'un ensemble ; c'est comme ça qu'elle arrivait à nous faire flipper, sinon on l'aurait défoncée. Elle jouait avec toute la savane, avec l'âge qu'elle avait donné à la savane, avec le vent qu'elle employait pour réveiller les morts, et la foudre pour repousser le Christ. Elle repartait avec ses aïeux qui

lui devaient tous une vie commune traversée par les mythes et les sacrifices humains. La nature et elle, une musique ponctuant le passage du blues des cannibales qui terminait avec l'arrivée du matin. Voilà comment j'ai su que ça ne me servirait absolument à rien de raconter des histoires. Ce que j'ai à faire c'est partager des expressions, les refléter, les faire bouillir le plus ogrement possible et vous enfoncer l'arôme : celui qui a faim ira chercher à la cuisine. Toutefois, il ne faut pas oublier que c'est toi qu'on bouffe à table.

– Qu'est-ce qu'il y a aujourd'hui au menu ?

– Ben, toi !

Ça me fait rire quand on donne l'impression qu'un texte de théâtre arrive avec trois coups sur le plancher, et qu'on dégoupille le cadeau du Père Noël, et qu'on comprend le texte comme une dissertation d'étudiant, et que les nuits de l'auteur passent à la cathode parce que le lecteur a le cerveau le plus long. « Comprendre » est fatigué. Alors point n'est besoin qu'on me parle de la compréhension, parce que l'âge des Cro-Magnons m'est passé dans le ventre de la mémé australopithèque. Je ne me résous pas à l'explication cartésienne des choses, ni à la dialectique des « Années rouges » au Congo, et encore moins au pardon du catéchisme. Sony Labou Tansi dit quelque chose de dur à ce sujet : « L'acte d'écrire devient prétexte de respirer. » Un prétexte « je ».

Avec ça, comment être un auteur africain ? Même le prétexte « contemporain » me complique la culotte plus d'une fois, surtout quand l'enjeu devient creux et que le sens quémande le bon sens, parce que même celui qu'on trompe a des yeux. Alors pourquoi dois-je être le produit d'un Occident avancé ou d'une Afrique

attardée ? Quelques tueurs d'affranchis s'acharnent systématiquement à droguer le plaisir, qu'est-ce que vous voulez qu'on y fasse ? De la castration, voilà ! On a des chevaux et on veut en faire des étalons. Voilà toute la tragédie, la petite histoire de l'humanité, la grande honte de la négraille !

Un matin on se réveille, et c'est un monstre, vorace, avec une conscience de macrotracteur et des bras de chêne, une vieille carcasse sortie de la terre.

\*

Comment écrire pour des étudiants de théâtre ?

Comment écrire pour une compagnie ?

Comment écrire pour un amour ?

Comment écrire pour un pays ? Un ventre ? Une source ?

Comment écrire – parce que la mort vous l'exige, alors vous mettez la vie à contribution et vous n'êtes plus que vos mots, même pas vos histoires, parce que vous n'en avez pas : vous écrivez pour les autres. Pour les autres. Pour les autres. Pour les autres. Quand j'étais à l'école, je n'avais qu'une envie : écrire. Alors les instituteurs ont commencé à m'ennuyer, puis l'école en somme, parce que comprendre, rêver, aimer, jouer, courir, réfléchir et qu'on me foute la paix, pour moi c'était écrire. Au-delà de l'écriture tout était bavardage et indiscretion. Le tableau y avait rien de plus énervant. Mettez-moi devant un tableau et je pète un câble.

Comment écrire avec un thème, un sujet ? Un format, un moule, un cadre ?

Comment écrire l'attente à l'appui ? – ah ! ç'allait faire « la tempe à l'appui » ! Le flingue sur la tempe, je veux dire.

Et d'ailleurs, ça aussi, puisque ça existe : Comment écrire la tempe à l'appui ?

Et dans un pays-silence ? Comment écrire ?

Et dans le plein bavard ? Là où ne manque que le silence ? À quand les mots inattendus ?

L'attente des autres, c'est horrible. Ça vous renvoie l'impression d'être une faute que vous devrez réparer pour qu'ils repartent en paix gagner leurs couches, les autres. Et le lendemain, les mêmes bouilles devant votre porte, avec les mêmes regards drogués de bœufs sous la pluie, pantins la cloche au cou et la bave le long de la clôture. « Vous vous êtes trompés d'adresse ? » Vous vous dites : « Mince ! C'est encore vous ? » Mais vous, c'est toi-même, et vous vous mettez en frais. Et la dette se rallonge comme une suite que ne pourrait arrêter que le précédent. Vite ! La machine à remonter le temps !

Vous êtes une faute que vous écrivez. Le poète Kamb Ikounga disait : « Nommer c'est commettre un meurtre quelque part. »

Le plus grand nombre des gens qui m'écoutent sont des morts. Je vois leurs visages, puisque je les connais, leurs blessures aussi, leurs accidents, leurs exécutions, et la chronique de leurs maladies, leurs fausses couches, et les instances prématurées de leur passage sur terre. Je vous le dis, c'est moi qui vous le dis, puisque je n'écris que pour eux. Une chorale de zombies. Oui, je parle aux morts. De deux choses l'une : soit je vais à l'asile, soit je continue à faire croire que c'est normal.

– À qui dois-je ça ?

- Aux morts.
- Et qui ça doit intéresser comme public ?
- Ben, les morts.
- Oui, mais moi j'écris pour les vivants.

Je frappe ma nuque : c'est bon. Si on arrive à me tirer le vin c'est que je peux le boire. Plus la peine de chercher midi quand on a quatorze heures : pour ce que je fais je parie toujours Titanic contre Iceberg les yeux fermés, parce qu'y a des trucs qui vous tordent les nerfs puis y en a qui vous les caressent, ça doit arriver en même temps. Y a des endroits qui sont annoncés et y a des courts-circuits qui attendent l'autorisation du créateur pour se rendre aux spectateurs. Bon, généralement les autorisations sont en bonne voie, sauf quand arrive cette saison où l'iguane mange des œufs.

Si la performance est moins le but du jeu, ce qui est plus ardu c'est d'emmener le convenu en vacances. On commence toujours par avoir des éléments ; on peut aller au fond de soi comme chez le voisin pourvu que la coupe ne déborde pas quand on se mettra à table, même quand il s'agira d'aller plus à fond pour que s'exhibe l'affaire sous ses différentes facettes, les os, les entrailles, les cartilages, le cœur. On va avec des propositions qui peuvent se retourner contre soi : cette zone d'attente, toujours décadente, et sa perversité de tenir la bête par un fil, et tu te nourris dans mon avancée vers la moelle passé l'os. Mais toi, moi, et on, c'est le même gars quand j'écris. T'es à la frontière avec ta propre folie, mais tu ne savais pas que c'était la tienne – à moins de naïtre maladroit et que l'affaire te raconte, mais bon, ça on s'en fout. Tu deviens ton empreinte, c'est pas

une nouvelle. C'est fragile, comme être. Avec l'âge, tu pleures, et tu ne retrouves que les interrogations du départ, une espèce d'agacement précieux. On a squatté le vent, quoi. On part des bouts de ressenti pour se raconter, et au final on est toujours détail. Mia Couto l'a dit : « Chaque homme est une race. » Moi qui suis né d'un pays où les écoles de théâtre n'existent pas, où on se jette tout simplement sur le tas et on cherche à sortir la perle de la botte de foin, je trouve la pertinence dans le fait que nos chemine-ments perpendiculaires vont être appelés à devenir des parallèles. La perle, ou la merde ; de toute façon avec l'âge on finit par pleurer.

Un jour, j'ai regardé des bijoux ; un pote à moi était parti en creuser à Lunda en Angola. Ça pétait les yeux, des vraies boules de diamants, et en même temps c'était très bête. Aussi bête qu'une littérature qui vous arrive tout droit dans l'assiette.

L'envie, au contraire, c'est de faire chauffer la dynamo. Pas juste en enquinant le monstre qui sommeille au fond des mots ; mais en lui perçant le travers, à l'ogre, et en le sommant d'aiguiser son poignard à son tour – ah ! la bataille ! –, et aussi en éprouvant, matériau contre matériau, certaines zones de l'incompris, c'est-à-dire de la grosse interrogation : ces mille morts en attente de sommeil, mes cadavres exquis sur le puzzle, mes diables intrépides sautant sur le bûcher, dandinant sur le bras en fagot de bois de ma grand-mère sorcière, mes vaches au regard de faute sous la pluie et la bave qui ceinture l'enclos. Le fait est bien que cette aventure aille bourlinguer ailleurs, toute fois et à chaque fois, en d'autres Afriques, en d'autres Europes, enfin et en

tout le reste, si le temps ne nous a pas encore avalés. Et comme faire du théâtre en Afrique c'est déjà un geste de résistance – résistance contre toutes formes de polémiques et d'idées reçues –, et à fortiori un geste pour faire se rencontrer, dans deux mondes grands, modernes et prétentieux, des traversées de l'écriture, ça va à l'encontre des gens bienheureux, même s'ils ne le disent pas. Ouais, moi je le dis : ça fustige le dictionnaire, ça emmerde le convenu, ça écartèle la position centriste, ça fout en l'air l'économie du bazar du coin, et surtout ça met au monde des bâtards et ça donne le pouvoir à ceux qui lèchent la peau du caméléon. Ah ! La douleur du monde c'est de se départir de ses puces ! Parce que voyez-vous, l'écriture part comme une balle de kalachnikov ; donc elle n'est pas censée revenir dans le tuyau pour pointer « présent » à l'appel. Mais écrire à la jonction des mondes grands, modernes et prétentieux permet de faire aller et revenir l'écriture dans un même mouvement à deux temps. Ce n'est plus à sens unique. Donc la force avec laquelle la balle est lâchée doit être la même que pour la faire revenir dans le tuyau. C'est clair que rien n'est facile. Mais là, il ne s'agit pas de facilité ; plutôt d'inventer un mouvement qui n'existe pas : « faire revenir une balle dans le tuyau après qu'elle a été tirée ».

Voler des sensibilités fraîches non sans se préoccuper de la température à laquelle déteint le soleil et se brisent les masques ; écrire à cette place des escales de tentations et des imbrications de rêves éventrés, comme l'est la fin de la colonne vertébrale après la colonne vertébrale ; et se courber, ou se plier, casser son corps et inventer des sculptures avec sa propre

matière : voilà exactement comment apprendre à jouer avec la nature de ses questions.

Et puis le bât qui blesse c'est de continuer, de reprendre. Parce qu'elles deviennent corrompues ces questions de malheur, bien sûr, puisque au principal la réponse on ne l'aura pas, on a fini par le comprendre avec les larmes de vieillesse. On se targuera des dégagements, on s'étendra sur les émissions, puis comme d'habitude on cherchera ce qu'on ne sait pas. Complètement une excuse sur la route. Une cohorte d'expressions qui chenille et se fait ponctuer par des paysages, avec un foyer ardent d'images, de langages différents mais tellement proches qui se dénudent sur le plateau ou sur la feuille, et puis quelques colporteurs de sensations. Une sorte de machine qui vrombit à battre le sable. La rêvasserie souterraine fait entendre ses hauts bonds comme des termites microscopiques naît une termitière aussi haute qu'une femme soulevant un mortier.

Et un matin on se réveille, et c'est un monstre, rapace et vorace, avec une conscience de macro-tracteur et des bras de chêne, une vieille carcasse de machine sortie de la terre.